

Elena Ferrante

Les jours de mon abandon



folio

COLLECTION FOLIO

Elena Ferrante

Les jours
de mon abandon

*Traduit de l'italien
par Italo Passamonti*

Gallimard

Titre original :

I GIORNI DELL'ABBANDONO

© Edizioni e/o - Roma, 2002.

© Éditions Gallimard, 2004, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Lara Zankoul Photography (détail).

Elena Ferrante est l'auteur de plusieurs romans parmi lesquels *L'amour harcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée*, *L'amie prodigieuse* et *Le nouveau nom*, tous parus aux Éditions Gallimard.

Un après-midi d'avril, aussitôt après le déjeuner, mon mari m'annonça qu'il voulait me quitter. Il me le dit tandis que nous débarrassions la table, que les enfants se chamaillaient comme à l'ordinaire dans une autre pièce, et que le chien rêvait en grognant devant le radiateur. Il m'affirma qu'il était confus, qu'il était en train de vivre de bien mauvais moments faits de fatigue, d'insatisfaction, de lâcheté, peut-être. Il parla longuement de nos quinze années de mariage, de nos enfants, et il admit volontiers qu'il n'avait rien à nous reprocher ni à moi ni à eux, il garda comme toujours une attitude digne, excepté un geste excessif de la main droite lorsqu'il m'expliqua, avec une grimace enfantine, que des voix légères, une sorte de susurrement, étaient en train de le pousser ailleurs. Puis il se déclara coupable de tout ce qui arrivait et il referma prudemment la porte de l'appartement derrière lui, me laissant pétrifiée auprès de l'évier.

Désespérée dans le grand lit conjugal, je passai

la nuit à réfléchir. Pour autant que je me reportais aux épisodes les plus récents de notre relation, je ne parvenais pas à trouver de vrais signes de crise. Je le connaissais bien, c'était un homme aux sentiments paisibles, notre appartement et nos rites familiaux lui étaient indispensables. Nous parlions de tout, nous aimions encore nous serrer dans les bras l'un de l'autre, nous embrasser, il savait être parfois si amusant qu'il me faisait rire aux larmes. Il me sembla impossible qu'il voulût véritablement s'en aller. Lorsque je me souvins par la suite qu'il n'avait pas même emporté l'un des objets auxquels il tenait tant et qu'il avait même négligé de saluer les enfants, j'eus la certitude qu'il ne s'agissait de rien de grave. Il traversait l'un de ces moments dont on parle dans les livres, lorsqu'un personnage réagit de manière occasionnellement excessive au mal de vivre ordinaire.

Cela lui était déjà arrivé par le passé, du reste : à force de m'agiter dans mon lit, une époque et des faits me revinrent à l'esprit. Il y a bien des années, lorsque nous vivions ensemble depuis six mois seulement, aussitôt après m'avoir embrassée, il m'avait dit qu'il préférerait ne plus me revoir. J'étais amoureuse, à ces mots mes veines s'étaient éteintes, ma peau s'était glacée. J'avais eu froid, il s'en était allé, j'étais restée devant le parapet de pierre sous le château Sant'Elmo¹ à

1. *Sant'Elmo* : château du bord de mer à Naples. (Toutes les notes sont du traducteur. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.)

regarder la ville décolorée, la mer. Mais cinq jours plus tard, très embarrassé, il m'avait téléphoné, il s'était justifié, il avait affirmé qu'une sensation de vide s'était soudainement emparée de lui. Cette expression était restée gravée en moi, je l'avais longuement retournée en tous sens dans ma tête.

Il l'avait utilisée de nouveau beaucoup plus tard, un peu moins de cinq ans auparavant. Nous fréquentions alors Gina, l'une de ses collègues de l'Institut polytechnique, une femme intelligente et cultivée, issue d'une famille très aisée, veuve depuis peu. Elle avait une fille de quinze ans. Nous avons déménagé depuis quelques mois à Turin, elle nous avait trouvé un bel appartement donnant sur le fleuve. Au premier abord, la ville ne m'avait pas plu, elle m'avait semblé faite comme de métal ; mais j'avais vite découvert que depuis le balcon de notre appartement il était agréable de regarder les saisons : en automne, on voyait le vert du Valentino¹, effeuillé par le vent, jaunir ou s'empourprer, et les feuilles couraient dans l'air brumeux, elles filaient sur la lame grise du Pô ; au printemps, un souffle frais et miroitant montait du fleuve pour animer les bourgeons nouveaux, les branches des arbres.

Je m'étais rapidement acclimatée, d'autant plus vite que la mère et la fille s'étaient aussitôt beau-

1. *Valentino* : célèbre jardin public des bords du Pô à Turin, agrémenté d'un « bourg médiéval » de style néogothique, créé pour l'Exposition nationale de 1884.

coup démenées pour atténuer tout désagrément, elles m'avaient aidée à me familiariser avec les rues, elles m'avaient accompagnée chez les commerçants les plus fiables. Mais ces gentillesse avaient un arrière-plan ambigu. Selon moi, sans l'ombre d'un doute, Gina était tombée amoureuse de Mario, elle faisait trop de manières, je me moquais parfois explicitement de lui, je lui disais : Ta fiancée t'a appelé au téléphone. Il s'esquivaient avec une certaine complaisance, nous en riions ensemble, mais sur ces entrefaites les liens qui nous unissaient à cette femme étaient devenus plus étroits, il ne se passait pas un jour sans qu'elle lui téléphonât. Tantôt elle lui demandait de l'accompagner ici ou là, tantôt il était question de sa fille Carla qui ne parvenait pas à faire un exercice de chimie, tantôt elle cherchait un livre qui n'était plus disponible dans le commerce.

D'un autre côté, Gina savait faire preuve d'une générosité impartiale, elle faisait toujours son apparition munie de petits cadeaux pour mes enfants et pour moi, elle me prêtait sa voiture utilitaire, elle nous confiait souvent les clefs de sa maison de campagne, près de Cherasco, afin de nous permettre d'y passer nos week-ends. Nous acceptions volontiers, nous nous y plaisions beaucoup, même si le risque de voir arriver soudainement la mère et la fille et de devoir mettre nos habitudes familiales sens dessus dessous était toujours présent. Qui plus est, à une faveur, il fallait répondre par une autre faveur et toutes ces bien-séances étaient devenues une chaîne qui finissait

par nous emprisonner. Mario avait petit à petit joué le rôle du tuteur de sa petite fille, il avait demandé un entretien avec tous ses professeurs comme s'il se substituait à son père défunt et, bien qu'il fût surchargé de travail, au bout d'un certain temps il s'était senti obligé de lui donner également des cours de chimie. Que faire ? J'avais un moment cherché à tenir la veuve en respect, j'aimais toujours moins cette façon qu'elle avait de prendre mon mari par le bras ou de lui parler à l'oreille en riant. Puis, un jour, tout était devenu clair. Depuis la porte de la cuisine, j'avais vu la petite Carla saluer Mario dans le couloir, après l'un de leurs cours, en l'embrassant sur la bouche plutôt que sur la joue. J'avais tout à coup compris que ce n'était pas à cause de la mère que je devais me faire du souci mais plutôt à cause de la fille. La jeune fille était en train d'éprouver par vagues, peut-être même sans s'en rendre compte, et qui sait depuis quand, la puissance de son corps, de ses yeux inquiets, sur mon mari ; et lui la regardait comme on regarde depuis une zone d'ombre une cloison blanche sur laquelle le soleil vient taper.

Nous en avons parlé, mais calmement. Je détestais les hauts cris, les mouvements trop brusques. Ma famille d'origine extériorisait ses sentiments à grand renfort de cris, pour ma part, au cours de mon adolescence surtout, même lorsque je me tenais muette, dans un recoin de notre appartement de Naples, les mains sur les oreilles, opprimée par le trafic de la rue Salvator Rosa, je sentais en moi une vie tapageuse et l'impression que

toute chose pouvait tout à coup s'étaler à cause d'une phrase trop lancinante, d'un mouvement peu serein de mon corps. C'est pourquoi j'avais appris à peu parler, et toujours après avoir mûrement réfléchi, à n'être jamais pressée, à ne jamais courir, pas même lorsqu'il me fallait prendre un autobus, à allonger le plus possible le temps de mes réactions pour les emplir de regards perplexes, de sourires incertains. Le travail m'avait par la suite disciplinée. J'avais quitté ma ville avec l'intention de n'y plus revenir et travaillé à Rome deux longues années au service des réclamations d'une compagnie aérienne. Et cela, jusqu'à ce que, après mon mariage, je donne ma démission et suive Mario à travers le monde, là où son travail d'ingénieur le conduisait. Des lieux nouveaux, une vie nouvelle. Également, afin de contrôler l'angoisse des changements, je m'étais définitivement habituée à attendre patiemment que chaque émotion implose et converge dans une voix tranquille, que je garderais dans ma gorge afin de ne pas me donner en spectacle.

Cette autodiscipline s'était avérée indispensable, durant notre petite crise conjugale. Nous avons passé de longues nuits sans sommeil à échanger des arguments avec calme, et à voix basse, afin d'éviter que les enfants entendent, et d'empêcher des violences verbales qui ouvriraient des blessures inguérissables. Mario avait été vague comme un patient ne sachant dresser avec précision la liste de ses symptômes, je n'étais jamais parvenue à lui faire avouer ce qu'il ressentait, ce qu'il

voulait, ce à quoi je devais m'attendre. Puis, un après-midi, après le travail, il était revenu à la maison avec un air épouvanté, ou peut-être n'était-ce pas une vraie épouvante mais seulement le reflet de l'épouvante qu'il avait lue sur mon visage. Le fait est qu'il avait ouvert la bouche pour me dire une chose et puis, en une fraction de seconde, il avait décidé de m'en dire une autre. Je m'en étais aperçue, il m'avait presque semblé voir comment les mots étaient devenus tout autres dans sa bouche, mais j'avais chassé la curiosité de savoir à quelles phrases il avait renoncé. Il m'avait suffi de prendre acte que cette mauvaise passe avait pris fin, cela avait été seulement un vertige momentané. Un sentiment de vide, m'avait-il expliqué avec une emphase inhabituelle, répétant cette expression qu'il avait utilisée bien des années auparavant. Ce même vide l'avait attaqué à la tête en lui ôtant la capacité de voir et de sentir de manière habituelle ; maintenant, cependant, plus rien, il n'éprouvait plus aucun trouble. Dès le lendemain, il avait cessé de fréquenter aussi bien Gina que Carla, il avait mis un terme à ses cours de chimie, il était redevenu l'homme de toujours.

Tels avaient été les peu notables incidents de notre vie sentimentale, cette nuit-là, je les examinai dans leurs moindres détails. Puis je sortis du lit, exaspérée par le sommeil qui ne venait pas, et je me préparai une camomille de plus. Mario était ainsi fait, me dis-je : tranquille des années et des années, sans le moindre instant d'égarement, et

puis, à l'improviste, il se laissait déboussoler par un rien. Maintenant aussi, quelque chose l'avait bouleversé, mais je ne devais pas m'en soucier, il suffisait de lui donner le temps de se reprendre. Je restai longuement debout, devant la fenêtre donnant sur le jardin public sombre, cherchant à atténuer mon mal de tête, appuyant mon front contre la vitre froide. Je me ressaisis seulement lorsque j'entendis le bruit d'une automobile manœuvrer pour se garer. Je regardai en contrebas, ce n'était pas mon mari. J'aperçus le musicien du quatrième étage, un certain Carrano, remonter l'avenue, tête basse, portant en bandoulière le grand étui de je ne sais quel instrument. Lorsqu'il disparut sous les arbres de la petite place, j'éteignis la lumière et regagnai mon lit. Ce n'était qu'une question de jours, puis tout rentrerait dans l'ordre.

2

Une semaine s'écoula et non seulement mon mari fut fidèle à sa décision, mais il la répéta avec une sorte de bon sens impitoyable.

Les premiers temps, il venait à la maison une fois par jour, à la même heure, vers quatre heures de l'après-midi. Il s'occupait de nos deux enfants, il bavardait avec Gianni, il jouait avec Ilaria, tous trois sortaient parfois accompagnés par Otto, notre chien-loup, bon comme du pain blanc, afin

de le promener le long des allées du jardin public, de le faire courir après des morceaux de bois, des balles de tennis.

Je faisais semblant d'être affairée dans la cuisine, mais j'attendais anxieusement que Mario passât chez moi, m'éclairât sur ses intentions, afin de savoir s'il avait démêlé ou non l'écheveau qu'il avait découvert dans sa tête. Tôt ou tard, il arrivait, mais de mauvaise grâce, avec un malaise qui devenait à chaque fois plus manifeste ; en vertu d'une stratégie que je m'étais prescrite durant ces nuits passées les yeux cernés, je lui opposais la mise en scène des gestes de notre vie domestique, un ton fait de compréhension, une douceur affichée et même accompagnée de quelques reparties joyeuses. Mario hochait la tête, il disait que j'étais trop bonne. J'étais émue, je le prenais dans mes bras, je cherchais à l'embrasser. Il reculait. Il était venu – soulignait-il – seulement pour me parler ; il voulait me faire comprendre avec qui j'avais vécu quinze années durant. C'est pourquoi il me racontait des souvenirs d'enfance cruels, certaines de ses mauvaises actions remontant au temps de son adolescence, les troubles fastidieux de sa prime jeunesse. Il avait seulement envie de dire du mal de lui-même, et quoi que je puisse lui répondre pour réfuter son violent désir d'autodénigrement, je ne parvenais pas à le convaincre, il voulait à tout prix que je le voie tel qu'il disait être : un bon à rien, incapable de sentiments véritables, un médiocre, à la dérive dans sa profession elle-même.

Je l'écoutais très attentivement, je lui répondais tranquillement, je ne lui posais aucune question, je ne lui lançais pas non plus d'ultimatum, je cherchais seulement à le convaincre qu'il pouvait toujours compter sur moi. Mais, je dois l'admettre, sous ces apparences, une vague d'angoisse et de fureur qui m'épouvanta prit très vite de l'ampleur. Une nuit, une figure noire de mon enfance napolitaine me revint à l'esprit, une grosse femme énergique, qui habitait dans notre immeuble, situé derrière Piazza Mazzini. Lorsqu'elle allait faire ses courses, elle traînait toujours derrière elle ses trois rejetons à travers le lacs des ruelles bondées. Elle revenait chargée de légumes, de fruits, de pain, ses paniers pleins à ras bord, avec ses trois enfants agrippés à sa robe qu'elle gouvernait à l'aide de quelques clappements de mots joyeux. Si elle me voyait jouer dans l'escalier de notre immeuble, elle s'arrêtait, posait son fardeau sur une marche, elle fouillait dans ses poches et distribuait des bonbons à mes amies, à moi, à ses enfants. Elle avait l'allure et les manières d'une femme heureuse de son labeur, elle exhalait également une bonne odeur, comme d'étoffe neuve. Elle était mariée à un homme originaire des Abruzzes, aux cheveux roux, aux yeux verts, un représentant de commerce, c'est pourquoi il voyageait sans cesse en voiture entre Naples et L'Aquila. De lui, je me rappelais maintenant seulement qu'il transpirait beaucoup, il avait un visage empourpré comme affecté d'une maladie de la peau, parfois il jouait avec ses enfants sur le balcon, confectionnant de

petits drapeaux colorés avec du papier filigrané, mettant seulement fin à ces amusements lorsque la femme criait joyeusement : À table ! Puis entre eux quelque chose se brisa. Par la suite, de hauts cris, me réveillaient souvent en pleine nuit et semblaient fendre les pierres de notre immeuble et de notre ruelle, comme si la femme avait des dents en forme de scie – de longs cris et des pleurs qui parvenaient jusqu’à la place, jusqu’aux palmiers, aux arcatures longues des ramées et des feuilles vibrantes d’épouvante –, et l’homme abandonna le domicile conjugal à cause de l’amour d’une femme de Pescara, personne ne le revit plus. Dès cet instant, notre voisine commença à pleurer chaque nuit. Depuis mon lit, j’entendais ces pleurs bruyants, une sorte de râle qui tel un bélier défonçait les murs et m’aterrait. Ma mère en parlait avec ses ouvrières, elles coupaient, elles cousaient et elles parlaient, elles parlaient, elles cousaient et elles coupaient, tandis que je jouais sous la table avec les épingles, la craie, et je répétais pour moi-même ce que j’entendais, des mots à mi-chemin entre la tristesse et la menace, lorsqu’on ne sait pas garder un homme, on perd tout, des récits féminins de sentiments brisés, qu’arrive-t-il lorsque, comblées d’amour, nous ne sommes plus aimées, que nous nous retrouvons sans rien. La femme perdit tout, même son prénom (peut-être s’appelait-elle Emilia), elle devint pour tous « la pauvrete », nous commençâmes à l’appeler ainsi. La pauvrete pleurait, la pauvrete criait, la pauvrete souffrait, déchirée par l’absence de

l'homme roux toujours en sueur, aux yeux verts de perfidie. Elle frottait un mouchoir humide dans ses mains, elle disait à tout un chacun que son mari l'avait abandonnée, effacée de sa mémoire et de ses sens, et elle tordait son mouchoir avec les blanches jointures de ses doigts, médissait de l'homme qui, tel un animal goulé, s'était enfui par-delà la colline du Vomero¹. Une douleur si ostensible commença par me dégoûter. J'avais huit ans mais j'avais honte pour elle, elle n'était plus accompagnée par ses enfants, elle n'exhalait plus une bonne odeur. Maintenant, elle descendait les escaliers raides, le corps comme desséché. Elle avait perdu l'embonpoint de sa poitrine, de ses hanches, de ses cuisses, elle avait perdu son visage large et jovial, son sourire clair. Sur ses os, sa peau était devenue transparente, ses yeux étaient noyés dans des mares violacées, ses mains en toiles d'araignée humides. Ma mère s'exclama une fois : La pauvre, elle est devenue sèche comme un anchois en saumure ! Depuis lors je la suivis chaque jour du regard afin de la surveiller tandis qu'elle franchissait la porte d'entrée de notre immeuble, avec une démarche chancelante, sans panier à commissions, sans yeux dans ses cernes. Je voulais découvrir sa nature nouvelle de poisson gris-bleu, les cristaux de sel qui miroitaient sur ses bras, sur ses jambes.

C'est également à cause de ce souvenir que

1. *Vomero* : colline (et quartier) dominant le centre de Naples et délimitant la ville, côté terre.